

NIETZSCHE

Also sprach Zarathustra

(1885), IV, 3.

Ainsi parla (it) Zarathoustra

HÉLÈNE BOISSON

Nombre de textes apocryphes, dont un traité allemand de magie, sont attribués au mage Zoroastre, rénovateur de la religion mazdéenne et fondateur du zoroastrisme. Nietzsche ajoute une œuvre à la liste, en prolongeant l'ancien corpus des hymnes, les *gathas*, partie la plus obscure de l'Avesta¹, par un nouveau volume dont le titre est une promesse d'authenticité : *Also sprach Zarathustra*. Le philosophe allemand attribue l'inspiration de ce texte prophétique, où s'unissent poésie et philosophie, à une authentique vision : sur la route non pas de Damas, mais de Rapallo, villégiature italienne des environs de Gênes, Zarathoustra en personne lui serait apparu. Le mage de Perse était seul et muet : restait à lui donner, à lui redonner voix.

Pourtant, dans cet opus qui constitue à ses yeux ce qu'il a écrit de meilleur², Nietzsche fait du mage le porte-parole de sa propre philosophie : caractère tragique de la vie, consentement au chaos, radicalité au risque de la solitude, valeur suprême de la joie et du jeu.

1 Un siècle plus tôt, en 1771, le traducteur français Anquetil Duperron a fait connaître ce corpus en Europe. Tendante vers le monothéisme mais liée à l'Inde et la Grèce, cette doctrine fondée sur l'opposition créatrice de l'ombre et de la lumière, du bien et du mal, esprits jumeaux et antagonistes, intéresse les orientalistes, philologues et théologiens. Voltaire loue déjà en Zoroastre une figure de la modération religieuse, tandis que dans *La Flûte enchantée* de Mozart (1791), la basse profonde de Sarastro, prêtre d'Isis et d'Osiris (!), célèbre le triomphe de la justice et de la raison maçonnique.

2 Cf. *Ecce homo*, la postface tardive à *La Naissance de la tragédie*, et plusieurs lettres à ses amis.

Comme Dionysos, le sage est d'abord la figure d'un esprit libre. Ce nouveau livre, écrit Nietzsche, est « un dithyrambe de la solitude »³. Dans sa structure, il n'est pourtant pas lyrique ; ses quatre parties où alternent narration et discours évoquent plutôt une réécriture des Évangiles : avant d'être citée, la parole du prophète est mise en scène, située (dans la vallée ou sur la route, le soir ou le matin, face à ses disciples ou à la foule...). Elle est suivie par la formule qui forme le titre du livre, *Also sprach Zarathoustra*.

« Ainsi parlait », ou « ainsi parla » ?

La traduction de ce titre appelle un premier commentaire. En 2002, la longue unanimité des traducteurs (ou de leurs éditeurs), est rompue par le choix de Maël Renouard, qui publie aux éditions Payot-Rivages son *Ainsi parla Zarathoustra*. Dans cette suppression de deux lettres, on aurait tort de voir une simple coquetterie, le seul désir de se démarquer. Dès qu'il y a récit, le prétérit allemand impose au traducteur vers le français un choix douloureux : passé simple, imparfait, passé composé ? Décision lourde de sens dans le cas qui nous occupe. Avec le passé simple, la parole est un événement qui transforme le monde, avec un *avant* et un *après*. Ainsi est traduite la Genèse : rien ne sera plus comme avant. Consacré par la tradition, l'imparfait « Ainsi parlait » rend un double effet, selon l'angle sous lequel on l'examine. Il renvoie à un passé aux contours indistincts, à un temps mythique indifférent aux dates, comme celui « où les bêtes parlaient » ; pourquoi pas, dans notre contexte ? Mais il peut aussi suggérer une itération. Le sage a-t-il redit les mêmes mots à différentes occasions ? Pas nécessairement, car l'idée d'une reprise par la tradition tient aussi. Voici ce que le maître disait, et que nous redisons aujourd'hui : la continuité est maintenue, la parole reste vivante.

Ceci noté, la force de rupture du passé simple semble particulièrement bienvenue ; comment expliquer que se soit si longtemps imposée la solution de l'imparfait ? Sans doute par le son : « Ainsi parla

3 *Ecce homo* (posthume, écrit en 1889), § III, p. 146, traduction d'Alexandre Vialatte, Paris, 10/18, 1931.

Zarathoustra », si pertinent soit-il, contient un écho interne en *a* que l'on peut trouver gênant à l'oreille, à la césure d'un octosyllabe. Dans « Ainsi parlait Zarathoustra », l'éventail des sons vocaliques est plus large, et l'impression d'harmonie bien meilleure.

*

Nietzsche écrit chaque livre de son *Zarathoustra* en quelques jours à peine et dans un état d'extrême exaltation, en 1883 à Rapallo (I), puis à Sils-Maria dans les Alpes suisses (II), et enfin à Nice en 1885 (III et IV). Sensible à la beauté des lieux, il renoue avec un « sentiment de la nature » indissociable de la poésie allemande, et notamment du lied romantique, où elle s'unit à la musique. Plutôt qu'aux passages les plus grandioses, on s'intéressera ici à quelques lignes d'allure discrète rencontrées presque au terme d'un dernier livre qui évoque paradoxalement la passion du Christ.

Avant la surprise finale d'une aurore radieuse et d'un nouveau départ, le chant intitulé selon les éditions « Chant du voyageur de nuit » (*Nachtwandler-Lied*), « Chanson ivre » ou « Chant d'ivresse » (*Das trunkene Lied*) saisit un moment de doute, une crise dans le silence et la solitude de la nuit. À la fin de chaque étape, de chaque séquence de prose poétique numérotée, un vers iambique apparaît en italiques. Assemblés comme les pièces d'un jeu de patience, ces vers donneront le poème sans titre resté célèbre (« *Oh Mensch, gib Acht !...* »), sur lequel se clôt le chant.

La séquence 3, que nous lirons ici, ouvre la fabrique poétique.

3

Ihr höheren Menschen, es geht gen **Mitternacht**: da will ich euch etwas in die Ohren sagen, wie jene alte Glocke es mir ins Ohr sagt, –

– **so heimlich, so schrecklich, so herzlich**, wie jene Mitternachts-Glocke zu mir es redet, die mehr erlebt hat als ein Mensch:

– welche schon eurer Väter Herzens-Schmerz-Schläge abzählte – ach! ach! wie sie seufzt! wie sie im Traume lacht! die alte, tiefe tiefe Mitternacht!

Still! Still! Da hört sich manches, das am Tage nicht laut werden darf; nun aber, bei kühler Luft, da auch aller Lärm eurer Herzen stille ward, –

– nun redet es, nun hört es sich, nun schleicht es sich in nächtliche überwache Seelen: ach! ach! wie sie seufzt! wie sie im Traume lacht!

– hörst du nicht, wie sie **heimlich, schrecklich, herzlich** zu *dir* redet, die alte tiefe tiefe Mitternacht?

Oh Mensch, gieb Acht!⁴

Aujourd'hui, plusieurs versions contemporaines coexistent sans qu'aucune ne passe pour la version « de référence » en langue française⁵. Nous juxtaposerons ici quatre traductions courantes, toutes disponibles au format de poche, dans un ordre alphabétique qui se trouve correspondre à l'ordre chronologique.

*

Ainsi parlait Zarathoustra,

1. Geneviève Blanquis, Flammarion, 1969, traduction révisée, coll. GF.
2. Maurice de Gandillac, Gallimard, 1971, coll. Folio essais (avec une brève note du traducteur).
3. Georges-Arthur Goldschmidt, LGF, 1983, coll. Le livre de poche (avec préface du traducteur).
4. *Ainsi parla Zarathoustra*, Maël Renouard, Payot-Rivages, 2002, coll. Rivages poche-Petite bibliothèque (avec préface du traducteur).

4 Edition Colli-Montanari, DTV-de Gruyter, Berlin-New York (1968, nouvelle édition 2010), p. 319-320..

5 Voir à ce sujet l'entretien avec Dorian Astor proposé par Catherine Weinzorn dans ce même numéro. Une nouvelle version française du livre est en préparation pour le tome III des Œuvres complètes dans la Bibliothèque de la Pléiade, à partir de l'édition « Folio essais » (Maurice de Gandillac, 1971) revue par Dorian Astor et Marc de Launay.

Sans prétendre à aucune exhaustivité, quelques pierres de touche, signalées en caractères gras, nous permettront d'affiner la lecture de ce poème en prose qui annonce un poème en vers à venir.

1. Hommes supérieurs, **Minuit** approche ; je vous dirai alors à l'oreille ce que cette vieille cloche me dit aussi à l'oreille – **un secret terrible et réconfortant** comme celui que me dit cette cloche de Minuit, dont l'expérience est plus longue que celle d'aucun homme, et qui a déjà compté les battements de cœur et les douleurs de vos pères. Hélas ! Hélas ! Comme elle soupire ! Comme elle rit en rêve, cette antique, cette profonde, profonde ténèbre de Minuit !

Silence ! Silence ! On discerne à présent bien des voix qui ne peuvent s'élever pendant le jour. Mais à présent, dans l'air rafraîchi quand vos cœurs font silence,

– à présent elles parlent, elles se font entendre, elles pénètrent dans les âmes nocturnes et lucides. Hélas, hélas ! Comme elle soupire, comme elle rit en rêve !

Ne l'entends-tu pas qui te parle **en secret, terrible et cordiale**, cette antique, cette profonde, profonde ténèbre de Minuit ? **Humain, écoute !**

2. Ô vous, les hommes supérieurs, c'est bientôt **la mi-nuit** ; lors à l'oreille vous veux dire une chose telle qu'à l'oreille me la dit cette vieille cloche, –

– **de manière aussi intime, aussi terrible, aussi cordiale** que celle dont me la dit cette cloche de la mi-nuit, laquelle vécut plus d'expériences qu'un seul homme ;

– laquelle de vos pères, un à un, déjà compta les battements de cœur et de souffrance, – hélas ! hélas ! comme elle soupire, comme elle rit en son rêve, la vieille, la profonde mi-nuit !

Silence ! Silence ! Lors se fait ouïr mainte voix à qui de jour il n'est permis de parler haut ; mais maintenant, à l'air frais, lorsque tout le tumulte de vos cœurs lui aussi s'est tu, –

– maintenant elle discourt, maintenant se fait ouïr, main-

tenant elle se glisse dans des âmes nocturnes et qui ne dorment ; hélas ! hélas ! comme elle soupire ! comme en son rêve elle rit !

– ne perçois-tu comme **de manière intime, effrayante, cordiale** elle *te* parle, la vieille, la profonde mi-nuit ?

Ô homme, prends garde !

3. Hommes supérieurs, **minuit** approche : aussi je veux vous dire quelque chose à l'oreille, que m'a dit à l'oreille la vieille cloche qui sonnait,

– **aussi mystérieusement, de façon aussi terrible, avec autant de cordialité** que me le dit cette cloche de minuit, elle qui a vu plus de choses qu'un être humain :

– elle qui a compté les battements de cœur, les battements de souffrance de vos pères, – ah ! ah ! comme il rit en rêve le vieux minuit profond, si profond.

Silence ! Silence ! On peut entendre maintes choses qui n'ont pas le droit de se faire entendre de jour ; or maintenant que l'air est frais, et que tout le vacarme de vos cœurs s'est apaisé,

– maintenant tout cela parle, on l'entend, tout cela se glisse dans les âmes nocturnes, vigilantes : ah ! ah ! comme il soupire ! comme il rit en rêve !

– ne l'entends-tu pas, comme il te parle, **terrible, en secret, cordial**, le vieux minuit profond, si profond ?

Ô homme, prends garde !

4. Hommes supérieurs, **minuit** approche : alors je veux vous dire quelque chose à l'oreille, ce que cette vieille cloche me dit à l'oreille –

– **aussi secrètement, avec autant d'effroi et de chaleur** que cette cloche de minuit qui a plus vécu qu'aucun homme :

– qui a déjà égrené les battements et les douleurs dans le cœur de vos pères – hélas ! hélas ! comme il soupire ! comme il rit en rêve ! ce vieux minuit, profond, profond !

– Silence ! Silence ! Voici qu'on entend bien des choses qui ne sont pas dites le jour à haute voix ; mais à présent,

dans la fraîcheur de l'air, alors même que tout le tapage de vos cœurs a cessé, –

– à présent tout cela parle, à présent tout cela se fait entendre, tout cela s'introduit dans les âmes nocturnes en éveil : hélas ! hélas ! comme elle soupire ! comme elle rit en rêve !

– n'entends-tu pas comme il te parle **en secret, avec effroi et chaleur**, ce vieux minuit, profond, profond ?

Homme, prête l'oreille !

*

Mitternacht : Minuit, la mi-nuit, minuit ou le minuit ?

Outre la question de la majuscule, nécessaire en allemand, optionnelle et donc signifiante en français, on repère un écueil bien connu des traducteurs poétiques en cas de métaphore filée : celui des genres non concordants⁶. Ici, avec deux termes féminins à la formation comparable, (*Mitter*)*nacht* et (mi)nuit, et l'image relais de la cloche, *die Glocke*, tout semble pourtant bien engagé. Pour le « *sie* zu dir *redet* » de la fin, « elle *te* parle » devrait couler de source. Or, il n'en est rien : la nuit est femme, la cloche aussi ; pour minuit, ce n'est pas si sûr. On notera les stratégies adoptées pour maintenir la personnification du début à la fin, avec deux écoles concurrentes. Les deux premiers traducteurs tiennent au féminin, en développant par un habile « la ténèbre de minuit » (1.) ou même en scindant le terme français par un trait d'union absent de l'original « comme (...) elle *te* parle, la mi-nuit » (2.), pour mieux réactiver sa charge féminine latente. Leurs successeurs sacrifient la distribution originelle des rôles et passent au masculin (3. « ce que dit le profond minuit » et 4. « n'entends-tu pas comme il te parle en secret, ce vieux minuit ? », mais « comme elle soupire, comme elle rit en rêve »). Novalis ou Baudelaire sont loin : le secret de la nuit se transmet désormais d'homme à homme.

⁶ Ainsi, en allemand, la mort, *der Tod*, est de genre masculin, comme la lune/*der Mond* (vagabond solitaire), tandis que le soleil, *die Sonne*, est féminin.

so heimlich, so schrecklich, so herzlich

Pourquoi aucune de nos versions ne donne-t-elle « si secrètement, si effroyablement, si cordialement » ?

Non pas trois adjectifs comme chez Proust, mais trois adverbes successifs cherchent ici à dire comment fut donné au poète le message indescriptible, presque inaudible, qu'il chuchotera bientôt à l'oreille des humains capables de l'entendre. De l'adverbe en « *-lich* », l'adverbe en « *-ment* » constitue un intéressant équivalent. Mais on le sait, les adverbes dotés de ce suffixe latin souffrent d'une déplorable réputation de lourdeur. Peut-on dès lors en supporter trois, et même deux fois trois, puisque la série est reprise à l'identique à la fin de la séquence ? Aucun de nos traducteurs ne le pense. Tant pis pour le rythme ternaire, pour les échos mallarméens, verlainiens : il faut varier les constructions (3. « aussi mystérieusement, de façon aussi terrible, avec autant de cordialité »), il faut détruire la répétition, disloquer la gradation ; la version 1 semble même transformer le trio en duo (« un secret terrible et réconfortant »), tant le premier adverbe si cher à Freud, *heimlich*, est substantivé avec virtuosité. Mais ce n'est pas tout : on peut aussi briser la symétrie entre début et fin du texte en variant le lexique (1. « réconfortant », puis « cordiale » ; 2. « terrible », puis « effrayant »).

Oh Mensch, gieb acht !

« Humain, écoute ! » (1.), « Ô Homme, prends garde ! » (2. et 3.), « Homme, prête l'oreille ! » (4.)

Enfin, l'attention se porte sur l'appel ardent qui clôt cette séquence 3 et sera le premier vers du poème final. « Homme » ou « humain » (rappel de *Humain, trop humain*), le débat est connu. Restent ce tutoiement, cet impératif, cette locution germanique aussi ancienne que banale. Faute d'un calque parfait, les trois versions présentes en sont d'intéressantes interprétations. « *Acht geben* », littéralement, c'est « donner » (*geben*) « attention » (comme dans *Achtung*). Le verbe *achten* contient l'idée de « guetter », d'attendre quelque chose dont on va tenir compte. Par extension, il signifie « respecter », « priser », « estimer ». Il est amusant de noter que la formule « prends garde » retenue par 2. et 3., si elle est loin d'être

un contresens, constitue pourtant une inversion littérale de chacun des deux termes de départ : prendre au lieu de donner, se garder au lieu de laisser venir à soi. Comme « fais attention », autre solution possible, « prends garde » a le défaut de basculer, plus que l'original, du côté de la menace. Mais son large spectre, son aura à la fois ancienne et populaire, proche de l'esthétique du lied, la rendent séduisante. « Prête l'oreille ! » ou « écoute ! », appelés par le contexte, réduisent au contraire le message à un seul sens. Mais prêter se rapproche de donner, écouter est riche d'évocations poétiques dans la langue française (de Ronsard, « Écoute, bûcheron... », à Claudel auteur de *L'œil écoute*).

*

Loin du décorum prophétique, des grandes leçons paradoxales assénées à une foule sceptique, le poète est ici veilleur nocturne, âme inquiète en quête d'une vérité existentielle, soucieuse de partager, depuis sa solitude, l'intuition de la profondeur du monde. Plus poétique que philosophique, cette invitation prend forme dans la simplicité et la récurrence des termes, dans une prose à la fois moderne et archaïque qui tend vers la poème en recherchant l'écho, la symétrie, la répétition, la scansion. La parole de la nuit est-elle bonne ou mauvaise à entendre, source d'angoisse ou de joie ? C'est aussi aux traducteurs d'en décider.